

1994

## 33

**PRAGMATIQUE DE L'INTERACTION LANGAGIÈRE  
ET PSYCHANALYSE**

Paru in : *La direction de la cure depuis Lacan*  
(Fondation Européenne pour la Psychanalyse),  
Point-hors-ligne, 1994, p.381-389.

**Introduction**

Pas de cure sans évaluation de la probabilité d'obtention d'une modification subjective (souhaitée par le candidat à l'analyse) et des conditions dans lesquelles elle est réalisable. Lacan, pour sa part proposait que la cure se poursuive jusqu'à "un véritable renversement de la position éthique du sujet" (*Le Séminaire*, XII, inédit), ce dont nous pouvons inférer qu'il postulait ainsi la possibilité d'une "position subjective dans l'être" qui serait optimale. La modification subjective est à obtenir par le biais d'une intervention, d'une coupure pratiquée par l'analyste. Le problème de la conduite de la cure se réduit ainsi à la question de savoir "où couper" ?

Or, dans le contexte présent d'une relative acculturation psychanalytique, et pour beaucoup d'analystes en formation, le mode de conduite lacanien de la cure confine à l'énigme. Pourtant de telles révélations (ne serait-ce que partielles) de la structure s'obtiennent également au gré d'interactions hors du cadre analytique, et c'est en cela que les données apportées par la pragmatique de l'interlocution nous importent. Il se produit, en effet, ça et là, et à tout bout de champ, des interventions qui relèvent de ce qu'on nomme parfois une interprétation sauvage, dont il convient tout de même de tirer des enseignements. A s'intéresser spécifiquement au texte de ce qui se dit en ces occasions, et aux ruptures qui s'obtiennent dans le discours du sujet (en proie à quelque trouble qualifié de psychopathologique), la pragmatique de l'interlocution repère des « moments singuliers » dont elle tente le recensement. Les exemples que nous allons traiter sont extraits d'un numéro récent de la revue *Psychologie française* (37<sup>e</sup> année, n°3-4, intitulé : "L'approche pragmatique en psychopathologie cognitive", 1992) publié sous la direction d'Alain Trognon. Ce dernier est professeur de psychologie à l'université de Nancy-II, et responsable du Groupe de recherches sur les communications (GRC).

**1°. Un moment fécond**

Notre premier exemple, relatif à l'émergence d'un moment fécond chez un paranoïaque, est tiré du travail de Nadine Bertoni, psychiatre, intitulé « Éléments d'une pragmatique du discours paranoïaque » (*Psychologie française*, 1992, 37, n°3-4, pp. 203-212). L'accent est mis par l'auteur sur la conviction du sujet que ses compagnons d'armes étaient au courant de ce qu'il avait été jadis opéré d'un testicule (suite à une torsion) et que c'est pour cela qu'ils lui imputaient un "pas de couilles"; or, manifestement la production de cette «maxime conversationnelle» est liée dans leur propos au fait qu'il n'avait pas osé affronter un offenseur. Cette imputation par le sujet d'un "savoir partagé" à ses compagnons est considérée par l'auteur comme pathognomonique de la relation du paranoïaque à autrui (p.210). Or, ce qui frappe, en effet, c'est la coïncidence ici, pour le sujet observé, de deux événements, dont l'un est langagier (et donc relevant du Symbolique) et l'autre corporel (et donc pris dans le Réel) dans l'expression : "il n'a pas de couilles".

Le franchissement subjectif obtenu ainsi par la confusion du Réel et du Symbolique, nous l'écrivons R#S; il se trouve connoté d'une signification persistante qui est celle de la honte, elle, tout a fait présente dans l'observation que nous avons citée. Ce moment de franchissement correspond à une forclusion et donc à un moment fécond. Sur un nœud borroméen à trois ronds, cette position peut s'écrire R#S, à lire épissure du Réel et du Symbolique (ainsi que cela figure p. 151 *de Transmission de la psychanalyse*, Stoianoff, 1992), et connote l'abolition de la jouissance phallique (notée JP). Le diagnostic de psychose n'est pas requis pour la production d'une telle symptomatologie et il suffirait d'y lire une variété de borderline, ou encore un franchissement obtenu sur le divan. Nous tenons en effet pour borderline (état limite) un sujet dont la structure subjective (assimilée à l'ordinaire au nœud borroméen à trois ronds) a fait l'objet d'une seule épissure. D'où l'existence d'au moins trois variétés de sujets-borderlines selon qu'il s'agit d'une épissure R#S, S#I ou I#R. Plus d'une épissure conduit chez le même sujet à la production d'une psychose.

Dans le cas examiné, l'expression "pas de couilles" permet la confusion du propre et du figuré, ainsi que d'autres exemples ont pu en être donnés. Ainsi, Serge Leclaire (séminaire à Vincennes, 1969) : "Hirondelle", a la fois oiseau et flic ; Patricia Janody: "déboucher les oreilles" ("Schizophrénie et question du sujet", *Revue Internationale de psychopathologie*, 1994, 37, n°3-4, pp. 203-212) ; Françoise Millet (DES de psychiatrie, Nancy): se faire faire (chirurgicalement) "le profil de l'emploi"; exemple personnel (inédit): "cracher dans la soupe". Mais le prototype de cette clinique nous est donné par le cas des sœurs Papin, où « les métaphores les plus usées de la haine : 'Je lui arracherai les yeux', reçoivent leur exécution littérale » (J.Lacan, 1975, *De la psychose paranoïaque /.../* suivi de *Premiers écrits sur la paranoïa*, Seuil, p.393). [Je mentionne plus loin chez Dostoïevski, Dans *Démons*, la mise en acte par Stavroguine de l'expression : « promener quelqu'un par le bout du nez »].

## 2°. Le sujet en fading devant sa propre image

Nous poursuivrons par l'examen d'un travail d'Anne Salazar-Orvig, intitulé "Référence et organisation discursive chez des patients schizophrènes" (*Psychologie française*, W2, 37, n° 3-4, pp. 255-266), où c'est un autre type de bascule du discours qui nous retiendra. L'extrait suivant correspond à la passation de la planche n°1 du TAT, qui est l'occasion pour le sujet de dire ceci (p, 262) :

« A travers le regard de l'enfant qui regarde son violon, heu, je devine ses pensées et je les devine... donc, heu, cela pourrait me concerner au moment où j'en prends connaissance, mais c'est pas évident parce que je ne peux pas me mettre à la place de l'enfant rêveur par rapport à ce qu'il regarde ou ce qu'il ... ce qu'il devine, mais par rapport à moi-même. »

Il convient de remarquer qu'à peine énoncée la première phrase (ici en italiques), le sujet s'entend parler, Dans un effort pour se soustraire à la fascination de la scène qu'il cherche à décrypter sur la planche, il dit comme il le peut ("Je devine mes pensées") que non seulement il s'entend parler, mais qu'il est sur le point d'halluciner (*Vorstellen*) ce qui "le regarde". Ce faisant, il transgresse une prétendue impossibilité qui est de thématiser sa propre énonciation au sein de l'énoncé qu'il tente de construire. Le terme de "dissociation" employé par Anne Salazar-Orvig en la circonstance a tout à fait sa place ici, mais au sens de la *Spaltung* freudienne ; en réalité, il est introduit comme jugement normatif, aux fins de souligner la valeur psychopathologique de l'événement de discours observé.

Qu'en l'occurrence le sujet puisse se révéler à lui-même comme ne sachant pas, comme en position. de prendre connaissance de sa réalité insigne, comme pris dans une "paradoxalité instauratrice" (selon l'expression de Joël Dor), est bien quelque chose qui, pour l'auteur, se trouve exclu de la normalité.

### 3°. La vie est un rêve... dont on s'éveille parfois

Nous poursuivons par un dialogue qu'Alain Trognon reprend dans sa contribution dans la revue *Psychologie française* (1992, 37, n°3-4, pp. 191-202), et dont le titre est "L'approche pragmatique en psychopathologie cognitive".

Il s'agit de l'enregistrement d'une conversation entre une visiteuse (intervenante A) et une malade (G) hospitalisée. A la question de A : "Et votre fille, vous l'avez eue quand vous étiez déjà malade ou avant ?" G répond en racontant comment elle est tombée malade :

G1 : « oui, quand j'étais malade; après... c'était en rencontrant à la pépinière ou en allant dans les bois de Brabois et en me promenant, en me promenant... on se promenait avec papa... je me... Je chahutais avec papa... puis le bonhomme m'a rencontrée plus loin... et c'est comme ça... j'ai chahuté... j'ai sorti avec lui... il m'a emmenée en voiture et puis le reste... hein vous savez... et c'est comme ça que j'ai eu ma petite fille... elle a quinze ans maintenant »

A2 : « hum ».

G2: « alors vous vous rendez compte... c'est quelque chose hein... avoir une fille puis être... être (*balbutie*) [\$] vierge puis être dépucelée et tout, abandonnée hein ... je suis comme vous.. je suis pucelle[plus celle] maintenant je suis vierge... j'ai une gamine... j'ai comme vous... mais comme vous... mais j'aurais dû... j'aurais dû... jamais... fréquenter... J'aurais toujours été vierge... je m'aurais marié en grand blanc... en grande cérémonie... je devais faire un mariage de 3000 invités... ça vous dit rien? »

A3 : « 3000 ? »

G3 : « 3000 invités... alors vous voyez que j'en ai »

A4 : « mon dieu, en effet... et un mariage avec qui ? »

G4: « celui qui voudra de moi... si c'est Luc c'est Luc... si c'est pas Luc... cela sera un autre... un autre Américain; ah, je m'en fais plus maintenant. »

L'auteur ne s'intéresse ici qu'au décalage qui s'introduit entre la question posée en A4, qui porte sur l'identité de l'élu, et la réponse en G(4) qui répond plutôt à une question non formulée relative aux projets de mariage de G.

Comme le dit Trognon: G a "des difficultés dans l'appropriation de la temporalité". Quant à nous, c'est bien le temps du sujet qui est de nature à attirer notre attention.

Il est clair que le récit que fait la malade à la suite de la première question posée par l'intervenante (A1) ressemble à s'y méprendre au récit d'un rêve. L'anaphorique "le" dans "le bonhomme...", venant juste après la mention du père, laisse clairement entendre que c'est d'une relation vécue sur le mode incestueux qu'il s'agit. Elle "chahute" avec le bonhomme comme elle "chahutait" avec le père. Le mariage auquel elle se croyait promise prend un tour grandiose qui ne révèle sa dimension votive véritable qu'avec la frustration qui lui fait suite à la seconde question de A (A4); le couperet de cette intervention-question a une portée performative d'acte qui produit un éveil et donc une modification subjective « d'ajustement » à la situation.

Mais cette phase onirique est extrêmement intéressante en elle-même, car elle comporte un virage narratif.

Ayant relaté les événements d'abord dans un sens antérograde, subitement l'ordre du récit s'inverse au point qu'apparaît une contradiction entre le fait que la malade ait eu une fille et que néanmoins elle soit toujours vierge. "Vierge" est utilisé par la malade sans tenir compte du trait qui d'ordinaire fait de la virginité une marque anatomique. Nomination fautive, par conséquent, a imputer à une épissure du type S#I. La malade sort de sa phase onirique monologique et atemporelle (du style "Il était une fois",) pour entrer à reculons dans le dialogue. A propos de ce "pli" du sujet, Trognon parle de mariage "contrefactuel". Bref, l'important est qu'une simple question, ou un "oui-mais" puissent prendre la valeur d'acte dans un échange.

#### 4°. Le poinçon, l'incise et la greffe textuelle

Voici un dernier extrait de conversation, destiné, selon Alain Trognon, à illustrer le type "d'ascription" d'états d'âme à autrui dont serait capable le schizophrène. L'interlocution est initiée par une intervenante (V) qui entreprend de produire un long discours, presque immédiatement interrompu par le "schizophrène" de service (Z), et il est remarquable que cet intervenante n'ait de cesse de vouloir le reprendre, sans se soucier d'entendre (et donc d'obéir à) ce que (Z) est en train de lui dire.

V1	bon alors ce qui
Z1	coffelec
V2	comment ?
Z2	coffelec
V3	c'est quoi coffelec ?

Ici Z explique que c'est de la "ratatouille moderne", que "ça donne la chiasse" et que c'est un mot qu'il a inventé quand il avait 13 ans.

V18	bon... vous n'tenez pas à ce que je vous explique un peu... ce que j'étais eu train de vous dire?
Z18	circonflex
V19	hum!
Z19	circonflexe?
V20	bon, écoutez, je finis
Z20	ambetex

L'intervenante est donc en droit de vivre ces « greffes de texte » (ou "graphions", selon l'expression de Jacques Derrida (in *La dissémination*, Seuil, coll. points, n°265, pp. 250 et *passim*), comme des refus répétés de l'interlocution. Or, il convient d'observer que ces réponses 'à côté' du "schizophrène" ne sont pas aussi énigmatiques qu'il n'y paraît. Néanmoins, sous le coup d'une épissure I#R, il dispose d'une vision très peu appréhendée de l'Autre [et de l'altérité en général].

De son côté, détentrice de l'arme absolue de la discussion, l'intervenante cherche à entraîner le sujet sur son terrain à elle (« son univers de discours », ainsi que s'exprime Trognon), à quoi le schizo oppose l'arme absolue du non-sens, du néologisme, du mot-valise imbitable. C'est qu'à ce jeu il est passé maître. Ce qu'il sait, pour l'avoir maintes expérimenté, c'est que, si la paix est la poursuite de la guerre par d'autres moyens, le dialogue est le plus aigu parmi ces moyens.

S'il y a enseignement à tirer dans le cas présent, c'est de la virtuosité avec laquelle le schizo manie l'arme du signifiant asémantique dans son refus de l'altérité. Car entrer en empathie avec l'Autre, le comprendre, implique le devoir de lui obéir. Or, le "schizo" en a par-dessus la tête des caprices de l'Autre, la mère toute-puissante, sans foi ni loi en l'occurrence. Il convient et de se soucier du mode de production des néologismes et du paradigme de la nomination qu'il tend à mettre en place. L'irruption des "graphions" dans le discours, en tant qu'ils marquent son "style" relationnel, prend valeur de blasphème, d'un Nom-de-Dieu sonore mais illisible.

### **Conclusions**

Il est une divergence qui se fait jour au sein de la pragmatique des interlocutions (mais que l'on retrouve dans la psychanalyse), entre, d'une part, ceux qui, comme M.-C. Hardy-Baylé (in : "Planification de l'action et communication schizophrénique, *Psychologie française*, 1992, 37, n°3/4, p. 236) et son "coach" Daniel Widlöcher, pensent que l'inconscient est la condition du langage et ceux qui, comme Alain Trognon, d'autre part, inversent les termes de cette proposition et pensent, à l'instar de Lacan, qu'il n'y a pas d'inconscient en dehors d'une perspective langagière. Il est à remarquer que si cette formule était valable au temps où les névrosés étaient majoritaires, et où le symbolique pouvait se targuer d'une certaine prévalence, il est apparu depuis qu'il y avait lieu de réviser cette optique, révision que Lacan introduit avec sa perspective nodale, notamment borroméenne.

Il n'en reste pas moins que les exemples de liens interlocutoires que pointe la pragmatique des interlocutions, ainsi que nous avons tenté de l'illustrer, recouvrent tout un ensemble de singularités discursives susceptibles de se produire sur le divan. Aux modes de théorisation près, qui méritent une plus ample confrontation, les efforts des psychanalystes et ceux des pragmaticiens trouvent dans le domaine de l'interlocution un terrain d'entente privilégié. La conduite de la cure, notamment, ne pourra qu'y trouver un renouvellement.